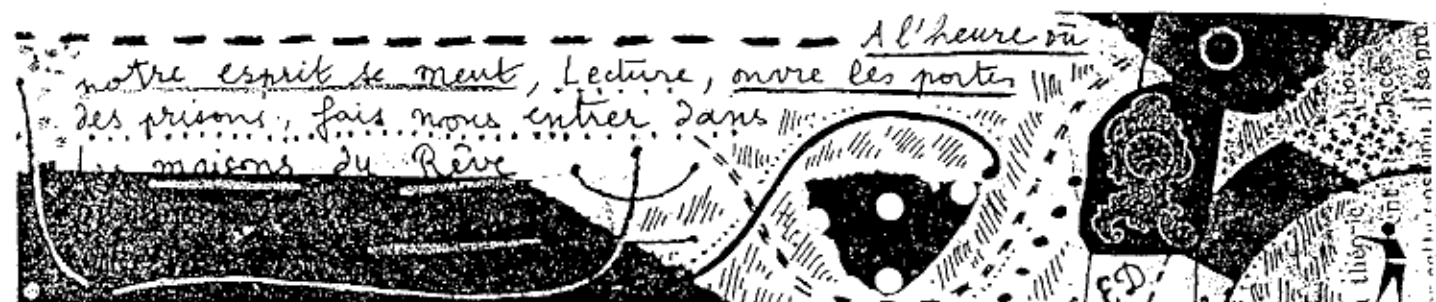




POLÉMIQUE

Heureux prof de philo

Enseignant dans un lycée de Seine-et-Marne, Bernard Defrance adore son métier, qu'il s'applique à exercer de manière personnelle, non sans user de provocations.

Le plaisir d'enseigner

Bernard

Defrance. Quoi Voltaire, coll. « Parti pris », 185 p., 90 F.

C'est l'histoire d'un professeur qui ne sait pas, en entrant dans sa classe, de quoi il va parler avec ses élèves, n'aime pas les programmes tout faits, avoue qu'il lui est arrivé de faire cours à cinq élèves, les autres étant partis au café, ou qui invite le censeur violoniste à jouer du Bach devant ses élèves de terminale industrielle. C'est l'histoire d'un enseignant de philosophie qui non seulement adore son métier et ses élèves et se considère comme un privilégié, mais en outre se réjouit d'enseigner à des jeunes de séries techniques (F, mécanique et électronique notamment), quand nombre de ses collègues préfèrent avoir affaire à des lycéens de séries générales (terminales A à D). C'est la mise à nu d'un maître passionné qui nous entraîne dans sa classe, nous initie à tous les petits secrets de ses relations avec ses élèves, nous confie ses croyances comme ses interrogations, au point de nous donner l'impression embarrassante de pénétrer sans le vouloir dans son intimité.

Justement, embarrasser ses interlocuteurs – élèves, collègues, lecteurs – voilà bien l'une des spécialités de Bernard Defrance, vingt ans d'expérience de l'enseignement, auteur de deux autres livres sur l'école (1), militant d'une association qui l'entraîne chaque semaine dans la brûlante cité des Bosquets à Montfermeil (Seine-Saint-Denis). Première heure, premier cours de la rentrée : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? », lancé-t-il à chacun des jeunes de sa classe. Stupeur, silence des intéressés, plus habitués au rituel de la

fiche à remplir d'informations fausement personnelles qu'à s'exprimer sur le sens de leur présence au lycée. La provocation est manifestement l'un des genres préférés de l'auteur. Il choque, irrite, agace, quand il s'écoute parler, quand il frise la démagogie avec ses élèves.

Et pourtant... Pourtant, on lui sait gré de poser si violemment les pieds dans le plat, de crier si fort ses partis pris, pour le simple fait qu'il tranche assez nettement sur le débat pédagogique actuel, par trop stéréotypé. D'un côté, les Anciens font semblant de croire qu'« avant » tout allait mieux : l'école enseignait, les maîtres étaient respectés, les élèves attentifs. A présent, les profs, ces médiocres, en collusion avec la bêtise télévisuelle, orchestrent la défaite de la pensée, la baisse du niveau, la perte des valeurs « universelles ». Ce créneau nostalgique est d'ailleurs assez largement occupé par des philosophes, « chers confrères » de Defrance. De l'autre côté, certains Modernes sont portés par la fascination pour les technologies, parlent de « rendement » scolaire, d'« outils » didactiques et rêvent d'une pédagogie du « zéro défaut ». A l'heure où l'encadrement de l'éducation nationale ne jure que par le travail d'équipe et les « techniques » d'enseignement, on lit avec un certain bonheur un témoignage personnel, une parole individuelle et rugueuse.

Difficile de résumer ce qui se passe dans la classe de Bernard Defrance, entre les jeux de rôles et ceux avec le feu, les débats violents, les lettres qu'il adresse à une classe par trop absenteïste et, surtout, les textes qu'il fait

écrire à ses élèves. Confessions douloureuses sur un drame familial tu jusque-là, analyse ô combien lucide et amère de la sélection scolaire, réflexions sur le racisme, le bizutage, la pornographie : de nombreux extraits – souvent percutants, parfois superbement écrits – émaillent le livre. « Le rapport à l'écriture est à tel point détérioré chez la plupart qu'ils n'imaginent même pas se placer, physiquement, en position d'écriture, sauf s'il s'agit d'un exercice scolaire ou de la prise de notes, observe l'auteur. J'ai presque toujours constaté qu'à partir du moment où le sentiment d'avoir quelque chose à dire est suffisamment fort, ou bien l'intérêt manifesté par autrui suffisamment pressant, les moyens pour écrire viennent spontanément ». C'est en vue d'échapper au double écueil du cours magistral et du débat (cette nouvelle routine parfois insipide) que Bernard Defrance a adopté une telle invitation à l'écriture.

Accepter

l'obscurité en soi

Déstabiliser les adolescents pour leur apprendre à « accepter l'obscurité en soi » et non à rechercher des certitudes. Capter l'attention de ceux qui restent au fond de la classe, ou profitent de l'heure de philo pour finir un devoir de maths (« avec vos histoires, je n'ai pas pu finir mon électronique », lui lance un élève), tels sont quelques-uns des plaisirs de ce professeur. Comme ses collègues philosophes, il cherche à faire saisir la notion de « sens » à ses élèves car, dit-il, « c'est souvent ce qui distingue le bon élève conformiste de l'élève qui travaille d'abord pour lui-même, celui qui se soumet à l'institution et celui qui s'en sert ». ●

CATHERINE BÉDARIDA

(1) *La Violence à l'école* (1988) et *Les Parents, les profs et l'école* (1990), Syros-Alternatives.